russe. J'ai assisté aux premières et joyeuses manifestations de 1891, lorsque j'étais ministre à Stockholm, et au retour de Cronstadt, j'ai recueilli les impressions enthousiastes des marins. Depuis, j'ai suivi tous les développements de l'entente et je l'ai vue s'affirmer sur tout le monde comme une nécessité impérieuse, dominant les incidents secondaires de la politique. Aujourd'hui, j'apprends avec joie que les marins des deux nations marchent ensemble sur la route de Pékin au secours de la civilisation menacée.

Ainsi, l'entente féconde sortie du cœur des deux peuples, favorisée par la clairvoyance d'un grand souverain, et continuée par son fils, est la meilleure garantie de la paix.

Amiral,

Messieurs,

Je vous prie de vous joindre à moi pour souhaiter une longue vie et un règne prospère à l'empereur Nicolas.

L'amiral Birilew a répondu :

Je connais seulement quelques mots de français, je les ai oubliés. Je crierai simplement : « Vive la République ! Vive la France ! » ma seconde patrie.

Tremblement de terre

CONSTANTINE. — Cette nuit, trois fortes secousses de tremblement de terre se sont fait sentir à 3 h. 50, 4 h. et 4 h. 40. La direction du mouvement était de l'Est à l'Ouest.

On ne signale aucun accident.

Le vainqueur d'In-Rhar

BLIDA. — Le colonel d'Eu, le vainqueur d'In-Rhar, est arrivé ce soir, venant de Bagnouat. Selon le désir exprimé par le colonel, fatigué, la réception a été tout intime.

Sur le quai de la gare se trouvaient tous les officiers de la garnison et le Conseil municipal au complet.

M. Manguin a souhaité la bienvenue au colonel d'Eu qui, très ému, a répondu en quelques mots. La foule a fait une ovation au vaillant officier.

Accident de montagne

BERNE. — Deux élèves de la section de chimie à l'École polytechnique fédérale de Zurich, âgés de vingt et vingt-quatre ans, tous deux Suisses, ont fait une chute, dimanche dernier, au Muertschenstock, canton de Glaris. Leurs camarades, inquiets de ne pas les voir rentrer dimanche soir, organisèrent une colonne de secours.

Les corps ont été retrouvés mercredi.

Argus.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain la suite de notre feuilleton : L'AUTEUR MONDAIN, de M. Edmond DESCHAUMES.

LES

Phénomènes de l'Ouïe

L'action prodigieuse de l'Audiphone invisible Bernard et de la Méthode aurivoltaïque.

A la suite des faits publiés sous ce titre, tous les sourds, tous ceux qui n'ont pas l'oreille subtile nous posent la même question : « Qu'est-ce que l'Audiphone invisible Bernard ? »

L'Audiphone Bernard dont nous donnons ici le dessin fidèle, s'adapte admirablement derrière les oreilles, et, par l'action voltaïque qu'il dégage d'une façon permanente, il rend au sens de l'ouïe, progressivement, toute sa vitalité primitive. Ce n'est donc pas un emplâtre, encore moins un papier dont l'effet serait nul. Son poids est à peine de 5 grammes et il est recouvert d'un émail, couleur chair qui le rend parfaitement invisible.

Quand à la Méthode aurivoltaïque, elle comporte des soins hygiéniques d'une extrême simplicité et ces soins ne sont donnés que lorsque leur nécessité est impérieusement démontrée.

Voilà ce qu'expose avec science et clarté le journal *la Médecine des Sens* et de leurs organes que le directeur de l'Institut national de la Surdité, 7, rue de Londres, à Paris, envoie « gratuitement » à toutes les personnes qui lui en font la demande verbalement ou par lettre.

Aujourd'hui — sans l'aide des instruments acoustiques dont l'usage fatiguait l'organe auditif jusqu'à l'inertie absolue, sans le concours de la chirurgie — la surdité guérit de la façon la plus complète, grâce à la science et à l'électricité étroitement unies.

LES GRANDES VENTES

QUELQUES TABLEAUX ANCIENS

Hier, à la galerie Georges Petit, un quart d'heure de vente pour les peintures d'Hubert Robert provenant du château de Méréville. Les quatre panneaux d'évocation antique ont été adjugés 59,500 fr.; les deux paysages, 29,500 fr.; ce qui a donné pour les six œuvres une somme de 89,000 francs.

Aujourd'hui, à l'hôtel Drouot, nouveau quart d'heure de vente pour les tableaux anciens de la collection S., exposés avec les Hubert Robert à la galerie Georges Petit. Peut-être pensera-t-on que les deux quarts d'heure auraient pu se succéder immédiatement à la rue De Séze; s'il en a été autrement, le public, qu'on a obligé à se déranger deux fois, ne devra pas s'en prendre à M. Henri Haro, le sympathique expert de ces deux vacations: c'est la Chambre des commissaires-priseurs qui en est cause, par une de ces taquineries dont on ne s'explique pas l'intérêt, puisque la bourse commune perçoit aussi bien à la rue De Séze qu'à la rue Drouot.

Voici les prix de cette seconde vacation:

ŒUVRES DE BOUCHER: n° 1, *la Nymphe surprise*, 7,500 fr.; n° 2, *le Viaduc*, 7,100 fr.; n° 3, *le Moulin*, 8,400 francs.

D'ALBERT DURER: n° 4, *Portrait d'homme*, 9,500 francs.

DE FRAGONARD: n° 5, *le Sacrifice à la rose*, 18,000 francs.

DE LE MOYNE: n° 6, *Galatée*, 11,300 francs.

DE MURILLO: n° 7, *le Petit Pasteur*, 26,500 francs.

DE PATER: n° 8, *Concert dans un parc*, 7,000 francs; n° 9, *la Jolie Bouquetière*, 7,000 francs.

DE TOURNIÈRES: n° 10, *Germain et sa famille au Louvre*, 5,100 francs.

Ce qui donne, pour les dix tableaux, une somme de 102,900 francs.

Valmont.

LA MUSIQUE A L'EXPOSITION

Hier a eu lieu, au Trocadéro, le deuxième grand Concert officiel français.

Aucune œuvre inédite ne figurait au programme de ce concert et ne figurera aux programmes des concerts suivants. Seul, M. Camille Saint-Saëns a écrit, pour l'Exposition de la musique, un morceau nouveau, l'Hymne à l'électricité, que l'on a joué il y a quinze jours et qui a servi en quelque sorte de cantate d'inauguration. Désormais, nous n'aurons plus que des ouvrages ou des fragments d'ouvrages connus, ces séances n'étant pas destinées à déterminer un

« départ » artistique mais ayant pour but de montrer le chemin où passeront en trois ou quatre siècles nos compositeurs.

Six genres distincts étaient représentés hier par six pièces orchestrales ou vocales essentiellement différentes. Après que l'ouverture du *Pre aux Clercs*, d'Hérold, eut rappelé aux auditeurs ce que fut l'Opéra-Comique, les deux dernières parties de *L'An Mil*, de M. Gabriel Pierné, ont témoigné de la transformation du poème symphonique, qui, de strictement instrumental qu'il était d'abord, est devenu peu à peu librement choral. J'ai dit déjà la verve parodique, l'ingéniosité, la fermeté et aussi les hautes tendances de cette curieuse fantaisie, tantôt très amusante, tantôt très expressive. La *Fête des fous et de l'âne*, tumultueuse, avec ses trompettes en sourdines, ses glissades de violons, ses grelots, ses cloches, ses cris imitatifs, sa lugubre psalmodie. Le *Te Deum laudamus*, mystique et triomphal, avec ses oppositions de douceur et de force, de calme et de rudesse, ont retrouvé leur juste succès de jadis. Ensuite venait, comme troisième genre, le morceau de circonstance. La *Marche solennelle*, que donnait M. Massenet, a, en effet, été faite pour la cérémonie d'inauguration de l'Exposition universelle et exécutée à cette cérémonie. Elle est à la fois violemment décorative, par l'éclat de ses couleurs; hardiment militaire, par le fracas de ses tambours, et extraordinairement brillante, par la puissance formidable de ses sonorités. Puis, c'a été le tour de l'oratorio, que figurait une importante sélection, applaudi chaleureusement, du *Baptême de Clovis*, de M. Théodore Dubois, sorte de vaste fresque dont le style large, simple et classique convient bien à l'ode de Léon XIII qui l'inspira. Je n'ai pas à en parler longuement, l'ayant fait lorsque j'allai à Reims pour l'entendre. Enfin, avec le superbe prélude, le spirituel menuet, l'émouvant *adagietto* et le délicieux carillon de *l'Arlésienne*, de notre grand Bizet, le maître de sa génération, sans conteste, nous avons eu un des plus admirables exemples du commentaire musical d'un drame et avec la scène célèbre, de sentiment si italien, du second acte de la *Vestale*, de Spontini, s'est imposée à notre souvenir la pompe abolie de l'ancien opéra à spectacle. L'interprétation a été d'ordre supérieur, grâce à MM. Taffanel et Rousseau, qui dirigeaient les masses de la manière que l'on sait; à Mme Adiny qui a déclamé le récit, chanté l'air de la dernière œuvre avec beaucoup d'autorité; à M. Escalais, vibrant à souhait, et à M. Noté, baryton élevé, basse profonde, ténor quand on voudra, toujours vaillant et excellent.

Alfred Bruneau.

LES THEATRES

Athènes: Représentations espagnoles. — *Châtiment sans vengeance*, drame de Lope de Vega.

Je me suis promis de suivre exactement la campagne dramatique entreprise par la compagnie de Mme Guerrero et, ne pouvant parler aussi longuement que je le voudrais de toutes les pièces jouées, de dire au moins un mot de chacune. Il me semble que, lorsque l'Exposition sert de prétexte à une foule de spectacles, souvent vulgaires, parfois d'équivoque grivoiserie, il convient que la critique sérieuse ne néglige pas l'occasion offerte aux lettrés et aux amateurs de se faire, avec une interprétation remarquable, une idée du théâtre espagnol, très intéressant avec les contemporains, admirable avec ses classiques, riche répertoire où nos poètes dramatiques, de Molière à Victor Hugo, ont puisé à pleines mains.

Aujourd'hui, c'est une œuvre de Lope de Vega que nous avons vue. Michelet disait que Dumas avait été une « force de la nature ». Ce mot juste et charmant s'appliquerait aussi bien à Lope. Riche, prodigue, bel homme et grand amoureux, deux fois marié avant de se faire prêtre, duelliste trop heureux, soldat intrépide, d'esprit aventureux et de caractère chevaleresque, Lope trouva le moyen, au cours de cette vie mouvementée, d'écrire des pièces de théâtre dont le nombre, dit-on, arrive à quinze cents.

Cette fécondité, qui lui est commune avec Tirso, Calderon, Alarcon, etc., ne tient pas seulement à l'imagination du poète. Elle fut aidée par la liberté et la facilité de la versification espagnole et aussi par l'usage des poètes du seizième et dix-septième siècles de puiser leurs sujets (comme fit Shakespeare) dans la très riche mine des chroniques et des « Nouvelles », particulièrement en Italie. Le sujet du drame appelé, un peu obscurément, *Châtiment sans vengeance*, est, en effet, emprunté à la chronique du duché d'Este et Ferrare. C'est l'aventure de Phèdre, dans le milieu de la Renaissance. Lord Byron en a fait son poème de *Parisina* et l'analogie est frappante avec le *Don Carlos* de Schiller, quoique les temps soient autres, ainsi que les personnages, dans l'œuvre du poète allemand et du poète espagnol.

Le dénouement de l'aventure varie aussi. Lope nous montre le fils du marquis d'Este, duc de Ferrare, retrouvant, comme épouse de son père, une femme qu'il a aimée. Il veut s'éloigner. Mais la Phèdre italienne le retient; et il devient l'amant de sa belle-mère. Le secret de cet adultère incestueux ayant été découvert, la chronique raconte que le farouche duc de Ferrare fit décapiter les amants et, par surcroît, étrangler une demi-douzaine de grandes dames de son duché, qui trompaient leurs maris — ce qui est excessif, vraiment. Lope a changé ce dénouement. Dans son drame, — et c'est là une assez belle complication de l'âme du tyran — le duc ne veut pas qu'on sache que sa femme est coupable. Et, à l'aide d'un artifice adroit, il la fait frapper à coups d'épée par son fils, qui croit défendre son père contre un assassin. Puis, il accuse ce fils d'avoir tué sa belle-mère parce qu'elle se refusait à lui et le fait mettre à mort. Dénouement sombre et terrible, qui évoque la tragédie antique. Mme Guerrero et M. Mendoza, très bien secondés par une troupe dont la souplesse est vraiment singulière, passant de la comédie la plus fantaisiste au drame le plus sombre, ont joué de façon supérieure les principaux rôles de la pièce. Rien de plus intéressant que les comparaisons qu'on peut faire entre le jeu de la tragédienne espagnole et celui de nos actrices, dans les scènes où le